

## « Quelques réflexions de clinique contemporaine »

Pouvons-nous parler d'une clinique contemporaine particulière, spécifique, pour que l'on en parle ainsi ? Qu'est-ce qui est contemporain ?

Depuis Sigmund Freud le monde a changé, le social et notre vie quotidienne ont évolué, les conséquences directes sont que la clinique psychiatrique et psychanalytique aussi, elles ont bien évidemment été influencées par le discours social. On a assisté à une véritable mutation à la fois de la subjectivité et de l'existence collective dans notre société, où l'on voit apparaître ce que l'on peut déjà appeler, comme Charles Melman, «*la nouvelle économie psychique*». Le moteur de l'individu moteur n'est plus le désir mais la jouissance. Notamment avec l'impact d'une culture patriarcale moins contraignante, de l'émancipation des femmes, de la dynamique d'égalité en droit des sexes, de la mise en place de la parité, de plus en plus de familles monoparentales et d'une tendance au consumérisme sexuel pour les deux sexes. Dans la mesure où l'on sait que ce qui caractérise la névrose est la question sexuelle.

Lacan<sup>1</sup> nous dit que l'analyste qui ne peut saisir les mouvements symboliques de la société dans laquelle il vit et donc dans laquelle ses patients sont eux-mêmes pris, il ne peut que renoncer à pratiquer la psychanalyse.

**L'évolution de la société et l'impact du discours social** : La limitation symbolique et la castration symbolique aujourd'hui se trouvent récusées. Le terme de récusation, avait proposé initialement par Marcel Czermak dans son livre «*Patronymie* » au départ pour une clinique assez particulière celle de l'amnésie d'identité. Par la suite, Marcel Czermak a fait quelques propositions et a posé un certain nombre de questions pour élargir le champ de ce terme. La récusation, c'est effectivement cette façon de reconnaître l'instance du Nom-du-Père, l'instance Au-moins-Une, il y a un discours, il y a une morale, il y a une règle, il y a soit disant une nécessité à renoncer, mais je ne suis pas obligé de m'y soumettre. Dès lors que cette instance du Nom-du-Père est reconnue avec le rejet de ses effets, elle n'est pas forclosée. **L'instance symbolique** qui prescrit la castration et donc la phallicisation, cette fonction est remplie par le Nom-du-Père, est récusée alors le sujet est pris dans le monde des sensations, dans le monde de la jouissance, pour reprendre le sous-titre d'un livre célèbre de Melman, «*Jouir à tout prix* » une jouissance qui ne serait plus limitée symboliquement. Il ne reste alors qu'une limitation réelle, celle **du corps** dans la mesure où ce n'est plus l'instance phallique qui vient contraindre, limiter ce qu'il en est des jouissances.

Notre société produit sans cesse des nouveaux objets dans la mesure où il n'y a plus de limites symbolique et sociale à la jouissance, il y a un encouragement à l'addiction. L'on a vu s'opérer des changements significatifs affectant la subjectivité moderne, l'un portant sur le rapport à **la figure paternelle avec les nouvelles familles**, et l'autre sur **le rapport aux objets**.

L'autre grand champ des pathologies actuelles, est le **champ de la dépression**. Dans la dépression, il y a répétition d'une jouissance qui passe sans s'inscrire, et lorsque le sujet n'y parvient pas, il y a passage à une dépression, de « l'errance » géographique, parfois il n'y a même pas de domicile fixe, ce que l'on pourrait appeler un désarrimage chez certains jeunes. Les patients d'aujourd'hui présentent donc une **symptomatologie particulière**, marquée par la fréquence, peut-être surtout chez les jeunes, de la quête insatiable d'une jouissance objectale, ce qui nous incite à réfléchir sur le **fonctionnement pulsionnel** et aussi à la fréquence des addictions, de l'anorexie-boulimie. Peut-être que l'on peut

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, 1956, « Fonction et champ de la parole et du langage ».

mettre en liaison avec ce trait, **le vœu de contrôle direct du réel** du corps par des produits adjuvants, ou encore par la chirurgie esthétique, y compris génitale.

*L'image n'a-t-elle pas toujours été importante ?*

Il y a des gens qui ont travaillé sur cette question des images, que ce soit des philosophes, des gens comme Didi Huberman<sup>2</sup>, plein de gens qui ont passé beaucoup de temps, des vies entières sur cette question, ou des psychiatres comme Serge Tisseron. On ne peut pas lire les images, on peut les interpréter, on peut les contextualiser. Selon Peirce<sup>3</sup>, il existe: les signes linguistiques, les signes iconiques et les signes indiciels. Un signe linguistique est ce qui fait qu'un signe fait signe. C'est ce qui fait qu'un signe permet qu'une chose veuille dire autre chose.

Un signe est un signe parce qu'il permet de se représenter. . Et qu'une suite de lettres va faire un mot qui va renvoyer à l'objet. C'est ce qui va donner ce qu'on appelle **l'axe symbolique**, c'est la possibilité d'une langue qui, seule, permet la mise en place de la loi.

Et qu'est-ce que ça veut dire une catégorie de signes iconiques ? Ça veut dire des signes qui ont **leurs lois propres**, des lois qui sont inconnues, indiscutables et dont l'interprétation est soumise à des paramètres extraordinairement complexes. Les images ont cette particularité qu'elles ressemblent à ce qu'elles sont censées représenter.

Enfin, les signes indiciels, ce sont les symptômes. C'est ce qui **fait indice de quelque chose**, c'est un symptôme au sens médical mais pas que.

Freud et Lacan ont apporté une contribution majeure à cette question sous différentes facettes sans cesse retravaillées : l'image à laquelle s'accroche la pulsion, l'image du rêve, l'image du cauchemar, l'image du trauma, le souvenir-écran, l'image de soi, l'image et le fantasme. Ou encore l'image-écran, là où l'éclat d'image vient questionner la nature même de l'image elle-même, son authenticité et les stratifications temporelles de strates de souvenirs auxquels elle est soumise.

Quelle question tout ça peut nous poser **dans notre clinique contemporaine**, sans qu'on soit uniquement pris dans des questions de bon sens ou de peur. Le champ de notre vision, notre manière de voir, de regarder, de traiter de la vérité de ce qui apparaît devant nos yeux, d'être spectateur d'illusions et de jeux de scène ou de simulacres a profondément évolué au cours des siècles.

Qu'est-ce qui peut ou pas s'articuler comme langage dialectisé autour de ces bords de sensorialités et d'affectivité ? Au-delà des images, il y a toute cette **charge émotionnelle le propre de ce monde contemporain** qui n'a jamais à ce point mis en avant, mis en place des sentiments comme ça, à jouer avec des sentiments d'effroi, de réactivité immédiate, de jouissance à montrer des choses ... Sur la surconsommation des images, il est évident que toutes les pathologies narcissiques, qui ont toujours existé mais qui se démultiplient aujourd'hui, sont comme accentuées, comme s'il y avait un « pousse-à-jouer de l'image de soi » comme ça, renvoyée par des miroirs qui n'existaient pas de manière sociale. De l'image mentale et l'image de soi, on tourne autour de **quelque chose qui a à voir avec l'axe symbolique** qui va faire que cette image de

---

<sup>2</sup> Georges Didi Huberman est philosophe et historien de l'art, enseignant à l'EHESS.

<sup>3</sup> C.S. Peirce (1839-1914), philosophe américain et l'un des deux fondateurs avec Ferdinand de Saussure de la sémiologie.

soi va devenir... En cela, nous pouvons affirmer que **l'image a toujours été importante** et plus que jamais dans notre société contemporaine.

Les addictions - de quoi s'agit-il ? - n'ont-elles pas toujours eu lieu ?

L'alcool aujourd'hui à une espèce de figure d'ancêtre dans le domaine des addictions, c'est un **produit social** qui est toujours pris dans le lien social, enfin qui est **toujours à propos de la clinique contemporaine**. Il est toujours pris donc dans un **double discours social, individuel**, et qu'il entraîne dès qu'il est pris, dans des **faits collectifs** sociaux et un **fait clinique et individuel**.

C'est à l'aube du XIXe siècle, on découvre la phase cachée de l'alcoolisation des peuples et son cortège de misères et de déchéances. En 1923, l'abus d'alcool et de vin est la **deuxième cause d'aliénation mentale**, après les fièvres. C'est une question qui n'intéresse pas tant que ça les médecins et les aliénistes. Fouquet, en **1950, va donner une définition** de l'alcoolisme maladie.

**Dans la question du contemporain**, les déclenchements de prise d'alcool, et de prise d'alcool pathologiques, chez un homme, il y a **souvent un point de défaillance du père symbolique**, au sens de ce qui fait la norme, le norma... Jean Claverole avait bien repéré que cet alcoolique, bon père de famille, bon travailleur, était comme ça un peu **inscrit du côté d'un idéal du « moi », instance symbolique**, et de temps en temps il allait s'alcooliser massivement pour devenir un fêtard et un beau parleur, d'une **instance imaginaire « le moi idéal »**.

Dans la question de l'alcoolisme féminin, on a un rapport un peu au-delà des limites comme ça, une jouissance Autre avec un grand A, **jouissance féminine**, qui n'est pas phallique, mais qui est *prise dans le corps*, pas très prise dans le langage, qui est faite de sensations, et qui ne trouve sa limite que dans le **corps** et la **mort**. Pour la clinique au cas, on ne peut pas définir l'alcoolisme uniquement par son produit. Mais **saisir pour chacun la signification de la prise d'alcool**. Et de repérer l'alcoolisme pour boire, l'alcoolisme pour **faire tenir le monde dans la psychose**, l'alcoolisme pour **fabriquer un point d'évanouissement du sujet**. Ne pas réduire le lien de l'alcool à une ivresse, un coma éthylique, mais bien à en **interroger les effets dans le réel du corps et le corps pris dans le langage**.

Pourquoi parle-t-on davantage aujourd'hui d'ego (ego-centré) ?

Aujourd'hui, dans ce champ social, la **parole est dévoyée, discréditée**, la **parole ne tient plus**. On ne sait plus compter jusqu'à trois. Nous arrivons tous donc au tout à l'ego (aux). Cela consiste à vous préempter, un par un, dans un **flot unitaire et globalisant**, au sein duquel on vous **retranche comme sujet**. Nous sommes en plein dans ce contexte au sein duquel **les analystes, aujourd'hui, doivent lire les symptômes** qui concernent la famille, le travail et les relations amoureuses. Aujourd'hui, nous avons à lire le symptôme à travers la dégradation, le dévoiement et la précarisation de la parole, qui redouble **l'isolement des sujets**. Cette parole qui a pour fonction d'organiser le sujet dans sa subjectivité, dans un pacte qui le relie au social.

La promotion de l'ego s'est développée dans l'expansion du néo-libéralisme d'après-guerre et des richesses produites dans cette période, dite de progrès, qui **fait penser que l'impossible est dépassé par l'expansion** de la marchandise et les progrès de la science. La **libération de la**

**parole détruit l'assujettissement au langage du sujet**, car au moment où l'on peut tout dire, dans le refus de toute frustration, l'on réduit le **langage à son expression pulsionnelle**.

Le tout-à-l'ego (aux) est là à envisager comme une grande machine narcissique utilitaire et se défend des perturbations de l'enfer des autres... Il faut se défendre de l'autre... Ce n'est plus un **Je**, c'est un **Je/Nous**. Les symptômes que nous voyons surgir, dans les couples et dans les familles, nous poussent à penser que ce tout-à-l'ego (aux) ne peut traiter le malaise, dans la civilisation.

**Dans le contemporain**, ce tout-à-l'ego (aux), est **celui qui a voulu réduire l'écart avec l'autre** sans doute parce que cela serait de la discrimination, a pour effet que, dans le rapport à l'autre, surgit, naturellement, nécessairement, la jalousie, ce que Lacan va appeler « la jalouissance ». Le trait séparateur entre moi et l'autre, ce tiers, **dans l'économie d'une articulation** qui aurait nécessité une perte, pour mettre en place son désir. Cette **jalousie irrigue le champ social de cette jouissance individualiste** et **uniformise les champs du privé et du social**.

La sexualité, et la sexuation ont-elles la même importance aujourd'hui qu'auparavant ; y a-t-il une Histoire (évolution) ?

Le sexe donne au sujet humain une possibilité d'inscription, une place, où il peut, s'il le souhaite, s'y reconnaître, et y être reconnu, imprimer sa marque dans le social, donner un style à sa vie selon que l'on est homme ou femme, et bien évidemment, alimenter les liens amoureux, mais plus largement son lien à l'autre, petit autre et Autre. Il va **donner au corps une place**, une mémoire, une marque inconsciente de la sexualité de l'adulte.

Pour Lacan, **donner l'objet** ici, c'est donner ce que l'on n'a pas. Cette dynamique de l'échange c'est déjà une dynamique symbolique, c'est la première inscription symbolique pour un sujet. Parce que derrière ce que le sujet donne, il y a ce qui lui manque. Importance capitale en particulier pour **la question féminine**, puisque le sujet féminin dans ce contexte de ne pas l'avoir ne peut entrer dans la dialectique symbolique que par le don du phallus<sup>4</sup>, c'est-à-dire qu'il faut qu'il lui soit donné, que quelqu'un accepte de donner, et qu'elle, elle, accepte de recevoir. . Les **formules de la sexuation** disent tout. Cette **question du double objet chez les femmes**, puisqu'il y a perte de l'objet : les **femmes sont castrées**, Lacan, lui-même, le dit. Elles parlent, elles sont castrées, elles ont renoncé au corps de la mère, donc, il y a bien **l'objet à qui a chu**, mais ce n'est pas lui qui gouverne sa sexualité. Et pourtant il existe.

**Dans le contemporain**, ce n'est plus vrai de dire qu nous nous situons dans un monde d'indifférenciation sexuée, avec **cette prégnance d'images où les corps finissent par se ressembler**, se déssexualiser petit à petit, un petit peu en tous les cas pour certains d'entre eux. Ces problématiques, ces pathologies narcissiques, cette manière qu'ont les jeunes de chercher dans les miroirs quelque chose qui leur renverrait une image de soi, évidemment c'est un leurre profond et ils s'y abîment.

Effectivement, on peut avoir le sentiment que, la **sexualité** ne serait plus quelque chose de sacré<sup>5</sup>, dans le sens non pas religieux, mais sacré laïque, c'est-à-dire lié à du désir, lié à un signifiant qui

---

<sup>4</sup> Jacques Lacan, La signification du phallus » « Die Bedeutung des Phallus », mai 1958, in Les Écrits, Paris, 1966, Editions du Seuil.

<sup>5</sup> Charles Melman a appelé la « nouvelle clinique ».

est **le signifiant « père symbolique »**, auquel l'on tenterait de revenir, puisqu'il est de nos jours, tellement dénoncé.